

celle qu'a suscitée 1917, et qui a reçu sa formation dans les 24 armées du front révolutionnaire. Piétinée sans traces la meilleure partie de la jeunesse, de la génération de Léon. Lui-même n'y a échappé que par miracle : grâce au fait qu'il nous a accompagnés en déportation et ensuite en Turquie. Au cours des années de notre dernière émigration, nous avons acquis de nombreux amis, et quelques uns d'entre eux sont entrés étroitement dans la vie de notre famille, jusqu'à pouvoir être considérés comme ses membres. Mais tous, nous ont approchés pour la première fois, seulement dans ces dernières années, quand nous avons atteint le seuil de la vieillesse. Seul Léon nous a connus jeunes, et a participé à notre existence depuis le temps où il a pris conscience de lui-même. Demeuré jeune, il fut comme de notre génération.

Il a traversé avec nous notre deuxième émigration : Vienne, Zurich, Paris, Barcelonne, New-Amherst (le camp de concentration canadien) et, finalement, Pétrograd.

Encore tout enfant, — il allait sur ses douze ans, — il avait à sa manière, assimilé consciemment le passage de la révolution de Février à celle d'Octobre. Son adolescence s'est passée sous une haute pression. Il s'est ajouté une année, pour entrer plus vite aux Jeunesses Communistes, qui brûlaient alors de toutes les ardeurs d'une jeunesse éveillée. Les jeunes boulangers, au milieu desquels il menait sa propagande, le gratifiaient d'un petit pain frais, et il le rapportait joyeusement sous le pan déchiré de sa veste. Ce furent des années brûlantes et froides, grandioses et affamées.

De sa propre volonté, Léon quitta le Kremlin pour le logis en commun des étudiants prolétariens, afin de ne pas se distinguer des autres. Il refusait de s'asseoir avec nous dans l'auto, afin de ne pas jouir de ce privilège des bureaucrates. En revanche, il prenait jalousement sa part dans tous les « samedis communistes » et autres « mobilisations de travail », il nettoyait la neige des rues de Moscou, « liquidait » l'analphabétisme, déchargeait le pain et le bois des wagons, et ensuite, en qualité d'étudiant polytechnicien, réparait les locomotives. Il ne s'est pas trouvé sur le front des opérations, c'est seulement parce que l'addition de deux et même de trois années supplémentaires n'aurait pu l'aider : la guerre civile s'est terminée, quand il avait seulement quinze ans. Mais plus d'une fois, il m'avait accompagné au front, s'imprégnant d'impressions sévères (rudes), et connaissait fermement le pourquoi de la lutte sanglante.

Les derniers télégrammes d'agence ont appris que Léon Sedov vivait à Paris, « dans les conditions les plus modestes ». Ajoutons : beaucoup plus modestes que celles des ouvriers qualifiés. Mais à Moscou dans ces années où son père et sa mère occupaient de hautes fonctions, il ne vivait guère mieux que ces derniers temps à Paris, plutôt moins bien. Était-ce une règle parmi la jeunesse bureaucratique ? Non, alors déjà, c'était une exception.

Dans ce garçon, et plus tard dans l'adolescent et dans le jeune homme, le sentiment du devoir et du sacrifice s'est éveillé de bonne heure.

En 1923, Léon s'est brusquement et entièrement plongé dans le travail de l'opposition. Il serait injuste de voir là seulement, l'influence de ses parents. Il avait donc quitté le bel appartement du Kremlin pour le logement en commun, froid, sale et sans pain, non seulement, sans intervention de notre part, mais contre notre volonté.

Son orientation politique a été déterminée par ce même instinct qui l'incitait à préférer les tramways surchargés de monde aux limousines du Kremlin. La plate-forme de l'opposition a seulement donné une expression politique aux traits organiques de son caractère. Léon rompait inflexiblement avec les étudiants amis, que leurs pères bureaucrates arrachaient à coups de griffe du « trotskysme », et retrouvait le chemin de ses amis Boulangers.

Ainsi, à 17 ans, a commencé sa vie pleinement conscient de révolutionnaire. Il a vite assimilé l'art de la conspiration, des réunions illégales, de la presse secrète et de la diffusion des écrits oppositionnels.

Le Komsomol a rapidement formé les cadres de ses chefs oppositionnels.

Léon se distinguait par des capacités remarquables de mathématicien. Il venait infatigablement en aide aux étudiants prolétariens, n'ayant pas fait d'études secondaires. Et dans ce travail, il mettait toute son ardeur : corrigeait, poussait en avant, grondant les paresseux, il considérait son jeune enseignement comme un service consacré à sa classe. Ses propres études à l'Institut Technique Supérieur se poursuivaient avec succès. Mais elles ne lui prenaient qu'une partie de sa journée de travail. La plus grande partie de son temps, il la donnait avec ses forces et son âme à la cause de la Révolution.

En hiver 1927 quand commença la destruction politique de l'opposition, Léon achevait sa vingt-deuxième année. Il avait déjà un enfant, qu'il venait nous montrer avec fierté au Kremlin. Sans une minute d'hésitation, il s'est arraché à sa jeune famille et à son école, pour partager notre sort en Asie centrale. Il agissait non seulement comme un fils, mais avant tout comme un camarade d'idée ; il fallait à tout prix assurer notre liaison avec Moscou.

Son travail à Alma-Ata, pendant toute une année, fut en toute sincérité, incomparable. Nous le nommâmes ministre des Affaires Étrangères, ministre de la Police, ministre des P. T. T. Et dans toutes ces fonctions, il fut obligé de s'appuyer sur un appareil illégal. Sur les instructions du Centre oppositionnel de Moscou, le camarade X., très dévoué et très sûr, avait acquis une voiture et une troïka de chevaux et travaillait en qualité de cocher indépendant, entre Alma-Ata et Frounzé (Pichpek) alors station terminale de la ligne de chemin de fer.

Le problème qui lui était dévolu était de nous apporter, toutes les deux semaines, le courrier secret de

Moscou et de rapporter nos lettres et manuscrits à Frounzé, où l'attendait le courrier de Moscou. Parfois, des courriers spéciaux nous arrivaient de Moscou. Les rencontrer n'était pas une chose facile à faire.

Nous étions logés dans une maison de tous côtés entourées d'organisations de la guépéou et des appartements de ses agents. Les rapports extérieurs reposaient sur Léon. Il quittait le logis par les nuits profondes pluvieuses ou neigeuses, où trompant la vigilance des espions, il s'échappait dans la journée de la bibliothèque, retrouvant les agents de liaison à l'établissement des bains publics, ou dans les fourrés profonds, aux environs de la ville, ou encore au marché oriental, où les kirghizes grouillaient en foule, avec les chevaux, les ânes et les marchandises.

Chaque fois il revenait frémissant et heureux, avec une flamme guerrière dans les yeux et avec des acquisitions précieuses cachées sous le linge. Ainsi, pendant une année, il fut imprenable à l'adversaire.

Et mieux que cela, il entretenait avec ces ennemis, « camarades » d'hier, les rapports les plus « corrects », presque « amicaux » montrant un self-contrôle et un tact constant et nous protégeant soigneusement de tout conflit avec l'extérieur.

La vie idéologique de l'opposition était alors à son apogée. C'était l'année du 6^e Congrès du Comintern. Dans les colis de Moscou arrivaient des dizaines de lettres, articles, thèses, de célébrités et d'inconnus. Dans les premiers mois, jusqu'au changement brutal de la politique de la Guépéou, de nombreuses lettres arrivaient aussi par la poste officielle des différents lieux de déportation.

Dans ce matériel varié, il fallait opérer une soigneuse discrimination. Et là, je ne me convainquais, qu'avec étonnement, comment d'une manière pour moi imperceptible, cet enfant avait eu le temps de mûrir, comme il savait bien choisir parmi les hommes, il connaissait une quantité beaucoup plus supérieure d'oppositionnels que moi. Combien sûr était son instinct révolutionnaire, lui permettant de distinguer sans hésitation le vrai du faux, le réel du superficiel. Les yeux de sa mère, qui connaissait davantage son fils, s'illuminaient de fierté à nos entretiens.

D'avril à octobre, il nous arriva près de 1.000 lettres politiques et documents et près de 700 télégrammes ; nous avons expédié pour la même période 800 lettres politiques, et dans cette quantité, une série de travaux considérables comme « **La critique du programme du Comintern** », etc... Sans mon fils, je n'aurais pu accomplir la moitié de ce travail.

Une aussi étroite collaboration, ne signifiait pas, toutefois, que des frictions ne s'élevaient pas entre nous, et parfois des différents aigus.

Mes rapports avec Léon, pas plus à ce moment-là que plus tard, dans l'émigration, ne se distinguaient pas particulièrement, loin de là, par un caractère égal et dépourvu d'aspérités.

Je ne m'élevais pas seulement contre ses appréciations catégoriques à l'égard de certains « vieux » de l'opposition et même par des rectifications et des sermons énergiques, mais encore je laissais apparaître dans mes rapports avec lui, l'exigence et le formalisme qui me sont inhérents dans les questions pratiques.

Ces traits peut-être utiles et même indispensables pour un travail de grande envergure mais assez insupportables dans les relations privées, ont rendu la tâche difficile aux êtres qui me furent les plus proches. Et comme, le plus proche d'entre tous les jeunes, était mon fils, il a eu ordinairement plus à supporter que tous les autres. A un œil superficiel, il pourrait même sembler, que nos rapports étaient empreints de sévérité ou d'indifférence. Mais sous cette apparence, existait un profond attachement réciproque, fondé sur quelque chose d'incomparablement plus grand, que la communauté du sang : la communauté de vues et des jugements, les sympathies et les haines, les joies et les souffrances vécues ensemble, et les mêmes et grandes espérances. Et cet attachement mutuel s'illumina de temps à autre, de flammes, tellement vives, qu'elles récompensaient nos trois destins de la médiocre usure du quotidien.

Ainsi, nous vécûmes à 4.000 km de Moscou, à 250 km de la voie ferrée, une année difficile et inoubliable, qui est restée tout entière dans notre souvenir sous le signe de Léon, ou plus exactement de « Levik » ou de « Levousetki » comme nous l'appelions.

En janvier 1929, le bureau politique décréta mon bannissement « au-delà des limites de l'U. R. S. S. » et comme il s'est avéré, en Turquie.

Aux membres de ma famille, fut laissé le droit de m'accompagner. De nouveau sans hésitation, Léon décida de nous suivre en exil, se séparant à jamais, de sa femme et de son fils, qu'il aimait beaucoup.

Dans notre vie s'ouvrit un nouveau chapitre, avec une page presque vierge : relations, liaisons, amitiés, il fallut nouer tout cela à nouveau. Et de nouveau notre fils devint pour nous tous : l'intermédiaire dans les rapports avec le monde extérieur, le gardien, le collaborateur, le secrétaire, comme à Alma-Ata, mais sur un plan de beaucoup plus vaste. Les langues étrangères qu'il possédait étant enfant, mieux que le russe, se trouvèrent presque oubliées dans la fièvre des années révolutionnaires.

Il fallut les étudier à nouveau. On commença un travail littéraire approprié. Les archives et la bibliothèque étaient dans les mains de Léon. Il connaissait bien les œuvres de Marx, d'Engels et de Lénine, il connaissait à merveille mes livres et manuscrits, l'histoire du parti et de la révolution, l'histoire des falsifications thermidorienne. Encore dans le chaos de la bibliothèque publique d'Alma-Ata il avait étudié les collections de la « Pravda » des années soviétiques, et avait tiré d'elles, avec un esprit d'investigation sans failles, les citations et les extraits indispensables. Sans cette documentation précieuse et sans les recherches ultérieures faites par Léon dans les archives et les bi-